POURQUOI NOUS ARRÊTER À CAUGHNAWAGA ?

Les deux principales familles d'Amérindiens sédentaires reliées à notre histoire étaient les Hurons et les Iroquois. Les premiers, alliés des Français, habitaient les rives de la baie Georgienne, en territoire canadien; les seconds, alliés des Hollandais, puis des Anglais, s'échelonnaient en cinq tribus confédérées le long de la rivière Mohawk, dans l'état actuel de New York: de l'est à l'ouest, les Agniers, les Oneiouts, les Onontagués et les Tsonontouans. Comme la principale richesse du continent nord-américain était les fourrures et que les plus payantes étaient au nord, on comprend que la rivalité native des Iroquois à l'égard des Hurons (et de leurs voisins nomades, les Algonquins) ait été encouragée par les Européens du sud.

C'est cette rivalité qui occasionna, le 3 août 1642, la capture, au lac Saint-Pierre, d'une quarantaine de Hurons qui remontaient dans leur pays, accompagnés du P. Isaac Jogues et des "donnés" René Goupil et Guillaume Couture. René Goupil est assommé le 29 septembre suivant (c'est le premier de nos Martyrs); Guillaume Couture et le P. Jogues sont accordés à des familles que la guerre a privées de leurs chefs. Avec la connivence du pasteur hollandais, Jogues s'évadera en novembre 1643 et Couture, qui par son tact, a gagné du prestige auprès de ses nouveaux maîtres, sera ramené par eux à Trois-Rivières en juillet 1645.

Revenu missionner en Nouvelle-France (via l'Europe) dès 1644, Jogues fut envoyé deux fois en Iroquoisie par les autorités du pays pour y négocier la paix. La seconde fois, il était accompagné d'un "donné" à la vertu éprouvée, Jean de la Lande, dans le dessein d'y passer l'hiver et d'y entreprendre l'évangélisation de ces brebis sans pasteurs. La jalousie entre les clans aboutit à leur mise à mort, les 18 et 19 octobre 1646.

"Le sang des martyrs, a dit Tertullien, est une semence de chrétiens." Le sacrifice de ces trois victimes et les mérites de plusieurs autres - Blancs et Indiens - qui prêchèrent successivement la foi, ou l'acceptèrent et la vécurent, sont à l'origine de la migration d'un certain nombre d'Iroquois chrétiens, des Oneiouts et des Agniers, vers LA PRAIRIE DE LA MADELEINE, où les Jésuites avaient, depuis 1647, une concession qu'ils exploitaient. C'est en 1667 que s'y installa le premier couple: ~~Pierre~~ François-Xavier Tonsahoten et Catherine Gandéacteua. Tonsahoten était un huron d'origine, baptisé en Huronie au temps des Martyrs, qui, emmené en captivité par les Oneiouts, avait été incorporé à leur tribu. Son épouse, de l'ancienne nation des Chats et captive, elle aussi, des Oneiouts, était encore païenne mais travaillée par la grâce. Sa bienveillance naturelle et le spectacle des cérémonies de l'église de Ville-marie (Montréal) la préparèrent à recevoir de Mgr de Laval lui-même, à Québec, en 1668, avec une dizaine d'autres Agniers et Oneiouts, le baptême, la confirmation et, pour les deux époux, la bénédiction conjugale. Ce furent les pierres d'assise de la mission iroquoise de SAINT-FRANÇOIS-XAVIER DE LAPRAIRIE. Dès 1671, on y comptait vingt familles, où fleurissait la Confrérie de la Sainte-Famille; en 1673, 200 Indiens y étaient installés, appartenant à 22 nations différentes par leur origine.

Le voisinage des Français, d'une part, et l'humidité du sol, d'autre part, engagèrent missionnaires et néophytes à transporter la mission à quelques milles en amont: vis-à-vis le SAULT SAINT-LOUIS, là où, aujourd'hui, est la paroisse de Sainte-Catherine de Laprairie, un lieu que les Iroquois nommèrent Kahnawaké, qui signifie "au rapide". On y vivait de l'Évangile, comme en l'Église primitive : paix, ordre, joie, pardon des injures y étaient facilités par le bannissement des boissons enivrantes et du vice impur. C'est dans ce milieu de vertu que le Seigneur transplanta, en 1677, le jeune lis KATERI TEKAKWITHA, pour qu'il s'y épanouît et livrât tout son parfum.

Née en 1656 d'un Agnier païen et d'une Algonquine chrétienne de Trois-Rivières emmenée captive en 1653, devenue orpheline en 1660, atteinte aux yeux par la petite vérole qui avait emporté des parents, impressionnée par le comportement des missionnaires dont elle prenait soin, baptisée le jour de Pâques 1676 et refusant toute proposition de se marier, persécutée de mille manières à cause de sa conduite évangélique, KATERI décida de s'évader en cachette vers Kahnawaké. Elle y fut aidée par l'Oneiout Okenratarihen, jadis bourreau de S. Jean de Brébeuf, en Huronie, que la grâce, par l'intercession de sa victime, avait touché à Kahnawaké et qui venait de recevoir le baptême. Celui-ci s'était fait accompagner par un Huron de Lorette et par le beau-frère chrétien de Kateri. Pour le retour, c'est sa propre place que la fugitive prit dans le canot. Averti de l'évasion, son oncle païen partit à sa poursuite le fusil à la main. Mais la Providence protégea visiblement les trois voyageurs, bien près, par deux fois, d'être rattrapés. Après avoir remonté la Mohawk, puis rejoint l'Hudson par les bois, ils y retrouvèrent le canot laissé là en descendant, traversèrent le lac Champlain, descendirent le Richelieu jusqu'à Chambly (où les Français avaient un fort) et, à travers la forêt touffue, gagnèrent les rives du Saint-Laurent, vis-à-vis le sault Saint-Louis, la chère mission SAINT-FRANÇOIS-XAVIER. C'était à l'automne de 1677. Kateri y vivra trois ans une existence de plus en plus édifiante, racontée dans d'excellentes biographies qu'on peut se procurer là où nous allons. Son tombeau, à l'ancien Kahnawaké, est encore honoré, mais ses ossements sont conservés au presbytère de l'actuel Caugnnawaga, dans l'attente de sa prochaine béatification. L'héroïcité reconnue de ses vertus nous engage à la prier, comme nos ancêtres .

Neuf ans après la mort de Kateri, c'est-à-dire en 1689, la mission se déplaça encore en amont. Kahnawaké prit le nom de Kateri-tsi-tkiatat (où Kateri est inhumée) et le nouveau village s'appela Kahnawakon (dans le rapide). Troisième déplacement en 1696, toujours en amont : Kanatakwenké (d'où le village a été ôté), nom qui lui fut donné en 1719, lorsque se fit la quatrième et dernière migration au-dessus des rapides et en face de Lachine, là où se trouve aujourd'hui Kahnawaké, dont les Anglais ont fait CAUGHNAWAGA. Mais c'est toujours la MISSION SAINT-FRANÇOIS-XAVIER.

Deux jésuites de renom vécurent dans l'un et l'autre endroit : le savant naturaliste Joseph-François Lafiteau et l'historien François-Xavier de Charlevoix. Le premier est connu pour sa découverte du ginseng et ses études ethnologiques sur les Amérindiens; le second par son HISTOIRE DE LA NOUVELLE-FRANCE, dont il écrivit une partie sur un pupitre conservé à la mission. De l'église et de la maison des missionnaires récemment achevées, il écrivait, en 1721 : "La situation en est charmante [au-dessus des rapides, c'est le lac Saint-Louis]; ce sont deux des plus beaux édifices du pays [ils sont en pierre pour la première fois], et c'est ce qui fait juger qu'on a pris de bonnes mesures pour n'être plus obligé de faire de nouvelles transmigrations."

La belle vue sur le lac avait son inconvénient : le village était à découvert. Aussi les autorités civiles voulurent-elles forcer les Jésuites, moyennant une subvention, à construire un fort de pierre et à logerune garnison. Pour des raisons de paix intérieure, d'inutilité pratique, de sécurité morale, les Jésuites s'y opposèrent tant qu'ils purent et ce n'est qu'en 1747 que les attaques multipliées des Anglais du sud et de leurs alliés iroquois en démontrèrent la nécessité. La palissade de bois céda la place à une muraille de pierre, incluant, outre l'église et la résidence, une poudrière [encore là], un corps de garde, les quartiers généraux des officiers [au bout et en équerre avec la résidence] et un mur de défense percé de meurtrières, le long de l'eau.

Récemment, le gouvernement fédéral a fourni les fonds nécessaires à une restauration substantielle de la résidence et de ses annexes. Nous en apprécierons l'importance et les résultats. L'un des Pères de la mission, le P. Paul-Émile Beaudoin, en a été l'artisan.

Quant à l'église, ce n'est plus celle de 1719 : devenue trop petite, elle a été remplacée par une plus grande - l'actuelle - en 1845. À l'occasion du centenaire de la mission, en 1967, le curé actuel, le P. Léon Lajoie, l'a fait magnifiquement restaurer, en lui redonnant son allure originelle, que rehaussent les fresques du peintre Guido Ninchieri. Pour nous, Québécois, il est émouvant de savoir que le grand crucifix du maître-autel est un don des épouses et des mères des nombreux Iroquois de Caughnawaga victimes du double écroulement du "pont de Québec", en 1907 et en 1917. Les statues de saint Ignace et de saint François-Xavier, qui datent de 1850-1860, sont l'oeuvre du sculpteur Louis-Thomas Berlinguet. La chaire provient probablement d'une église plus ancienne, peut-être de la première église de Montréal. Dans la sacristie, un ancien tableau de la Sainte-Famille. Dans le musée,.....

.....

Dans la voute, des manuscrits de grande valeur.....

.....

Ce que nous ne verrons pas, ni n'entendrons, C'est la fameuse chorale de Caughnawaga et son répertoire de musique grégorienne, polyphonique, folklorique en langue iroquoise, fruit d'une merveilleuse collaboration d'hommes, de femmes et de musiciens jésuites de grande classe : les PP. Conrad Hauser, Alfred Bernier et Henri Lalonde. Puissions-nous avoir la chance d'une audition, si brève soit-elle! - C'est par la force des choses que, dès le début de l'évangélisation des Amérindiens, la participation des fidèles à la liturgie se fit dans leur langue : d'abord les prières usuelles, puis les commandements, puis l'ordinaire de la messe, puis le propre, les vêpres et le salut. Longtemps, la prédication s'est faite en iroquois. Aujourd'hui, à cause des exigences de leur travail - à la DOMINION BRIDGE, par exemple - et pour ne pas leur imposer la connaissance d'une troisième langue, c'est, sauf quelques rares exceptions, l'anglais qui est la langue des communications et de la pastorale.

* # *

De 1667 à 1783, ce sont les Jésuites qui eurent la charge de la mission. Lorsqu'ils l'abandonnèrent en 1783, faute de sujets (à cause de la Conquête, puis de la suppression de la Compagnie), ils furent remplacés par des prêtres diocésains, principalement l'abbé Joseph Marcoux, de 1819 à sa mort en 1855. Il construisit l'église de 1845 et on lui doit,grammaire, dictionnaire, catéchisme, rituel, cantiques et prières, sermons et même une vie de N.-S., que la Mission conserve précieusement. - Les Oblats lui succédèrent, de 1855 à 1892. Puis ce fut l'abbé Guillaume Forbes, futur évêque de Joliette et archevêque d'Ottawa. C'est lui qui baptisa, en 1902, puis ordonna prêtre, le premier jésuite iroquois, aujourd'hui vicaire à l'autre mission iroquoise, SAINT-RÉGIS, près de Cornwall : le P. Michel Karhaienton Jacobs. - Depuis 1903, 47 Pères et 47 Frères s'y sont dévoués pour leurs ouailles. L'équipe actuelle se compose des PP. Léon Lajoie, curé depuis 1963, Léon Zipfel, son assistant, Paul-émile Beaudoin, vicaire, et Henri Béchard, vice-postulateur de la cause de KATERI.